

La place Bellecour n'est pas (encore ?) la place Tahrir mais on ne sait jamais...

Alain Thévenet

C'était une belle journée d'octobre, ensoleillée et chaude. Une place, dont on m'avait appris lorsque j'étais enfant qu'elle était la plus grande d'Europe. Le lieu central de Lyon et des environs. Qui, déjà, au moment du CPE avait été le lieu de rassemblement de tous les lycéens de l'agglomération, chaque soir, pendant quelques semaines. Mais qui a perdu son aspect convivial, pour se transformer en lieu de passage, une espèce de sas vers les commerces chics. Dans ce but, c'est là que convergent les transports en commun venus des banlieues. En son centre, la statue équestre de Louis XIV. Mais, ce jour-là, c'est la République qui était là, sous la forme de bataillons de Compagnies républicaines de Sécurité. Casqués, déguisés, impossible de discerner leurs visages, à peine si on pouvait parfois entrevoir un regard qui, vu comme ça, paraissait plus apeuré que les nôtres. La plupart semblaient très jeunes, sans doute à peine plus âgés que ceux dont ils nous séparaient. Bien différents cependant, mus mécaniquement par des ordres, alors que de l'autre côté, sans voir clairement ce qui se passait on percevait des cris, une agitation d'abord plutôt bon enfant. Jusqu'à ce que soient lancés les lacrymos, et quelques canettes en échange. Puis le bruit lancinant de l'hélicoptère, les flash ball. La guerre...

Prologue

Reprenons.

Ça a commencé tranquille, comme toutes les manif's des mois précédents. Un gros cortège CGT, bien ordonné (quoique... On y reviendra). Un cortège FSU « normal ». Des CFDT carrément moins nombreux. Des CFTC, UNSA en nombre insignifiant. Des SUD et des CNT, d'abord peu nombreux mais dont les rangs s'augmentent au fil des manif's, avec des slogans qui sont souvent repris ailleurs, notamment

dans les rangs de la CGT où existe, ici, une importante opposition à la ligne nationale.

Manifestations d'abord dominées par les mots d'ordre des «grands» syndicats surtout la CGT.

Peu à peu, au fil des manifs répétées, les slogans officiels toujours lancés par de puissantes sonos, se font cependant moins enthousiastes. Quelquefois, les rangs se raréfient, sauf du côté de la CGT qui mobilise les gros bataillons, mais au sein de laquelle des voix discordantes se font entendre qui reprennent parfois les slogans de la CNT: «Tout est à nous...» «Qui sème la misère récolte la colère» «C'est pas les immigrés qu'il faut virer, c'est les patrons et les banquiers». Je mets de côté l'appel à la grève générale, commun à FO et à la CNT, mais qui ne semble pas avoir eu la même signification pour l'une et l'autre, FO ne soutenant que parcimonieusement les mouvements existants. Pour nous, c'est peut-être plus une incantation magique, ce qui n'est pas forcément inutile, qu'une attente réelle d'une possibilité immédiate.

De manif en manif, on se reconnaît, on discute un peu, les rangs et les limites se font moins rigides. Par exemple, des anciens copains anarchistes entrés à la CFDT à l'époque où elle était auto-gestionnaire et qui y sont restés, sans critique ouverte et se sont, de fait, éloignés des anars, viennent discuter avec moi. Je reste un peu lointain; ils plaisantent sur une photo de Chérèque dont ils se moquent. Je vois aussi d'anciens collègues qui disent «Heureusement que vous êtes là». Au fil des manifestations, le scepticisme se fait plus évident; tout le monde prend peu à peu conscience de ce que les retraites, c'est foutu, et qu'il s'agit maintenant, de la part des grandes centrales, de rodomontades, de luttes d'influence. En même temps, curieusement, le ton devient plus léger, plus amusé, avec

parfois, cependant, de plus en plus nombreux, des mouvements de colère, voire des imprécations destinées à des lieux significatifs. Certains proposent d'aller au siège lyonnais du patronat, ce qui n'est pas retenu pour l'instant, mais reviendra plus tard.

Du côté de la CNT, au cortège de laquelle se sont joints l'ensemble du mouvement lyonnais et la plupart de ses militants, mais aussi des inconnus, jeunes et moins jeunes qui reprennent nos slogans, on hésite entre se faire reconnaître et accepter au sein de l'Intersyndicale ou manifester son indépendance. Assez vite il apparaît cependant que la participation à l'Intersyndicale amène à cautionner des positions discutables et contradictoires avec nos slogans et nos convictions, comme l'appel à la négociation et le refus de seulement évoquer la grève générale. Certains soutiennent que c'est important, pour se tenir au courant et pour apparaître. Mais finalement, on renonce à avoir une place dans le peloton de tête, au profit de liens plus suivis avec SUD et les minoritaires de la CGT, au sein de laquelle militent d'ailleurs des copains anars. Au fil des manifestations hebdomadaires des discussions s'engagent, des rencontres s'effectuent. Il apparaît de plus en plus évident que le thème des retraites n'est pas la raison principale de ces rassemblements. D'autres thèmes surgissent et se répandent: la lutte contre le tout sécuritaire, la solidarité avec les Roms et la défense des sans-papiers. Proche du cortège anar on peut voir et entendre «La retraite à vingt ans, pour baiser faut du temps!» En marge des réunions officielles de l'Intersyndicale, on appelle à des AG à l'issue de chaque manif. Cependant, ces AG apparaîtront décevantes à beaucoup, dans la mesure où elles ne parviennent pas à regrouper au-delà des militants et des travailleurs en grève. Cependant, c'est là que seront décidés les blocages.

Changement de perspective

On change d'ailleurs d'échelle lorsque des piquets s'organisent pour bloquer raffineries et centre de triage de la SNCF. On sort alors du cadre strict de la retraite d'autant plus qu'entrent aussi dans la lutte les travailleurs et surtout travailleuses d'autres entreprises (DIM, par exemple). Ceux-ci y resteront peu et se satisferont de vagues promesses. Il s'agit là des travailleurs les plus pauvres et les plus précaires qui ne sont que peu syndiqués. Mais il est alors évident que ce n'est plus seulement le problème des retraites qui est en question, mais une prise de conscience de l'injustice fondamentale du système et de la possibilité, peut-être, de le modifier; du moins ceci est-il entrevu... On peut, peut-être, regretter qu'à aucun moment, dans ce contexte, n'ait pu être discuté l'importance prise par des secteurs économiques tels que l'industrie du pétrole, ni même les possibilités d'auto-gestion. Ce n'était pas le moment... Mais ce qui est fondamental, c'est le mélange qui s'est fait, lors de ces opérations de blocage entre adhérents de syndicats différents, voire de non syndiqués et d'après ce que m'ont rapporté des copains (je n'ai pas directement participé à ces blocages), la chaleur de ces rencontres. Le pouvoir a hésité à intervenir directement, ne le faisant que mollement et comptant plus sur le pourrissement de ces actions relativement minoritaires, ce qui était un bon calcul, et le retournement de l'opinion publique dès lors que s'annonçait le spectre du manque d'essence et de grèves de la SNCF lors des départs en vacance, ce qui n'a pas joué alors.

Autre point important: l'entrée en lice des lycéens. Jusque-là la mobilisation des étudiants n'avait pas vraiment pris, semble-t-il à la fois à cause de son caractère assez minoritaire et de la répression relativement nouvelle des



autorités universitaires. Il semble aussi que les syndicats étudiants majoritaires aient été encore plus mous que les syndicats ouvriers, dans le souci de ne pas «se couper de la masse». Ils se sont opposés par tous les moyens aux minorités «révolutionnaires» dont le langage radical pouvait rebuter la «minorité silencieuse». Les lycéens, quant à eux, ont bien des syndicats «sérieux», mais, apparemment, ils ne leur obéissent pas tellement. D'autant plus que se joignent à eux des collégiens, certains qui ne paraissent pas plus de treize ans. Des gamins donc. Qu'est-ce qu'ils viennent faire là, et certains d'entre eux, qu'on n'a jamais vus jusque-là et qu'on ne reverra sans doute pas, parmi le cortège de la CNT? Les gens sérieux ont sans doute raison de dire qu'il est peu probable qu'ils se sentent touchés par le problème des retraites. Encore que... Les parents de certains étaient peut-être dans les piquets de blocage. Ou chômeurs, ou en intérim. Les parents d'autres avaient peut-être participé aux manifestations. D'autres rêvaient sans doute seulement d'une grande récréation. Quoi qu'il en soit de leurs motivations de départ, ils étaient là en nombre, et cette fois-ci mélangés. Beaucoup venaient des lycées et collèges de banlieue, d'autres des lycées du centre ville, pourtant généralement plus «raisonnables».

Ils ont commencé à faire parler d'eux les 15 et 17 octobre: des manifestations «sauvages» et spontanées se sont

déroulées dans toute la ville, à partir du centre et autour des lycées. Une sorte de jeu de cache-cache avec les flics Le mardi 19, une manifestation matinale devait partir de la périphérie pour rejoindre la place Bellecour. Prévu pour dix heures, le départ a pris beaucoup de retard à cause du nombre de manifestants prévu. Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé au début. Il semble que les lycéens, eux, étaient à l'heure. Il y aurait eu des accrochages avec le service d'ordre de la CGT. Des copains m'ont dit après coup qu'ils avaient la preuve que des flics infiltrés y étaient pour quelque chose. Mais je prends ces affirmations avec réserve. Toujours est-il que tout au long de la manif officielle, une fois celle-ci partie, on remarque des abris bus détériorés, des graffitis divers sur des magasins, bref, la preuve que d'autres sont déjà passés. À l'arrivée place Bellecour, celle-ci est cernée de tous côtés par des remparts imposants de flics casqués et visiblement armés. Quelques injures à leur encontre, rien de bien grave. Cependant un nuage de fumée à l'odeur de lacrymos règne sur la place. On s'installe, comme d'habitude, pour un petit moment. La CGT a sa buvette, merguez et bières. Mais très vite, ça devient menaçant et on reçoit à nouveau les lacrymos. Mouvements divers, mais pas trop de panique, à ce moment en tout cas. Ça continue à discuter. Par exemple, un CGT musclé discute avec un gamin (13 ans environ) qui porte à la main une paire de baskets. Discussion animée, mais sans injure ni menace. Le gamin a de la répartie. Dans le même temps, je suis bousculé par un RG, occupé avec son talkie-walkie; le monsieur s'excuse poliment. Avait-il du respect pour mes cheveux blancs et mon teint « européen » ? Ce n'est même pas sûr, ses excuses semblaient relever d'une politesse machinale. Il y a des choses et une ambiance bizarres, pas vraiment de

peur, encore moins de haine, mais d'attente. Ça change quand, en face, ils passent des lacrymos aux flash ball et au canon à eau. On s'éloigne sans trop de précipitation. Stoïque, la buvette de la CGT partira en dernier, et les jeunes se disperseront en ville ou formeront des cortèges improvisés et pas toujours tranquilles en rejoignant leurs lycées ou en tentant de faire des jonctions entre eux.

J'apprends par la suite que la matinée a été agitée dans le centre ville. Les jeunes étaient tout contents; certains sautaient de voiture en voiture, ce qui en a abîmé quelques-unes. Avec jubilation, ils essayaient de détruire des vitrines, souvent sans résultat. Des magasins des rues commerçantes ont été pillés. Quelques-uns, en fait essentiellement magasins de jeux vidéo, bureaux de tabac, magasins de sport. Les casseurs étaient là. M. Hortefeux est venu l'après midi même, ou le lendemain, je ne sais plus, pour consoler les commerçants et affirmer que les casseurs seraient punis. Quelques huées l'ont accueilli, dont les responsables ont vite été arrêtés et paieront assez cher leur insolence. Peu de temps après, je discutai avec un jeune qui n'a rien d'un « casseur », originaire d'un lycée plutôt favorisé. Il était venu le matin au lycée, les copains descendaient en ville, il était parti, avec eux. Lui disait n'avoir rien cassé, mais ce qu'il décrivait c'était une atmosphère d'allégresse et de fête. Les flics, sur ce coup étaient un peu débordés. Et en profitaient pour se venger sur les isolés. C'est ainsi qu'une vidéo, qui a fait le tour de France, montre des baqueux, avec un autocollant de la CGT, se saisissant de jeunes et les enfermant dans une allée; les pompiers CGT, des vrais ceux-ci, interviennent. Altercation. Atroupement; un responsable CGT veut la dispersion. On ne l'écoute pas. Les flics et les arrêtés sont évacués sous la protection d'un cordon de CRS.

« Punishment Park »

Puis vint le jeudi, que j'évoquai au début. Une manif devait partir d'une place adjacente à la place Bellecour que les jeunes regroupés sur celle-ci devaient rejoindre. Moi, j'étais avec les adultes, les gens sérieux.

Tout autour de la place, des cordons de CRS (ou gardes mobiles, allez savoir) empêchent les jeunes de nous rejoindre, et nous empêchent d'aller vers eux. La situation se tend. Les robocops font un mur infranchissable; ils poussent, on résiste. « Mes élèves sont là derrière » leur crie un copain. « T'es sûr qu'il n'y a pas ton fils ? » Pas de réponse. Ils obéissent. On ne voit pas ce qui se passe sur la place, mais on entend les lacrymos et peut-être les flash ball. Lancinant, l'hélicoptère survole la place et les environs. Au milieu de la place on aperçoit le camion du GIGN. Des lacrymos sont dirigés aussi contre nous. Les responsables des syndicats sérieux s'en vont vers la Bourse du Travail. Nous (CNT, une grande partie de SUD, les « minoritaires » de la CGT, d'autres encore), on reste. On peut pas laisser les gamins livrés aux sbires. On reçoit aussi les lacrymos. Les chefs flics font savoir qu'ils libéreront la place quand nous serons partis. On n'y croit pas vraiment, mais on ne peut rien faire. Au bout d'un moment, on se retire, lentement, afin que les jeunes qui se trouvaient du bon côté ne soient pas isolés. Bourse du Travail. Discours. Dans un coin, un groupe de gamins fait un peu de chahut. Un monsieur s'approche d'eux et discute. Le groupe se prête à la discussion. Le monsieur leur propose de parler au micro et de les y accompagner. Ils n'osent pas. À quelques-uns, sans concertation, avec un mélange de curiosité et de culpabilité nous retournons vers Bellecour, tandis que se tient une intersyndicale. Là-bas, toujours l'hélicoptère, les lacrymos, les

bruits d'explosion. Rien à faire, maintenant non plus¹.

Et puis c'est retombé. C'était les vacances scolaires, et les gamins ont peut-être eu peur; ceux qui s'étaient fait prendre ont durement trinqué, en comparution immédiate, mineurs ou pas. Surtout d'ailleurs ceux qui passaient là par hasard, qui ne couraient pas assez vite ou qui avaient le teint un peu foncé. Les bloqueurs se sont lassés. Il y a eu une dernière manif, dirigé principalement contre Mederic-Malakof, un fond de pension dont le président est le frère de Sarkozy. Une manif à l'initiative de la CNT, SUD et des opposants CGT. Nous étions peu nombreux, mais l'ambiance était sympathique. On discutait et les drapeaux, ce jour-là étaient tous mélangés².

Des procès ont suivi. Les gens sérieux, au sein du collectif CIRDEL³, voulaient ne défendre que les « bons » manifestants et laisser tomber les « casseurs ». Les anars et d'autres ont violemment protesté. À noter, pendant tout ce temps l'importance du site de Rebellyon⁴ qui a fourni heure après heure les infos sur les manif et les arrestations.

- 1 On peut trouver vidéos et photos des événements sur le site Rebellyon. info, ainsi que sur celui de la CNT 69 ainsi que sur cnt69.org.
- 2 Il y eut cependant une autre manif, d'un autre genre... Celle organisée par les Jeunes identitaires de Lyon. Une centaine d'entre eux ont défilé dans les rues du quartier bourgeois de Perrache, en hurlant à l'unisson des slogans contre l'immigration et en faisant le salut nazi. Ils se font régulièrement remarquer par des agressions physiques violentes contre des militants préférentiellement libertaires et des actions contre l'immigration. Arrêtés munis d'un arsenal d'armes diverses ils furent promptement relâchés.
- 3 Centre d'Initiatives et de réflexion pour les libertés, regroupant LDH, PC, PS etc. auxquels se sont joints de temps à autre les anars.
- 4 www.rebellyon...



L'inimaginable

Il n'y a pas eu de casseurs, ou alors tous l'étaient. Quant à moi, je ne saurais condamner la mise à sac, relative, de magasins de luxe dont les médias nous vantent les mérites alors que la plupart n'ont pas les moyens d'y accéder. Du côté des jeunes, ce qui est frappant, c'est l'absence des syndicats lycéens. Leurs actions furent totalement spontanées, improvisées. Il n'y a eu aucune agressivité entre eux ni agressions physiques envers qui que ce soit. Pas de vols de portables ou autres, pas d'affrontement inter-ethnique. Si cela avait été le cas, si peu que ce soit, les médias n'auraient pas manqué de le monter en épingle. Et pourtant, c'est

5 Les syndicats n'ont jamais été révolutionnaires au sens de vouloir transformer la société et transformer en même temps les institutions politiques qui la représentaient, et les partis politiques de la classe ouvrière ont été le plus souvent des partis d'intérêt [...] Il n'y a eu de distinction visible qu'aux moments rares mais décisifs où, au cours d'un processus révolutionnaire, il est apparu brusquement que le peuple, s'il n'était pas mené par les instructions et idéologies officielles d'un parti, avait ses idées sur les possibilités d'un gouvernement démocratique dans les conditions modernes. Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Presses Pocket, 1993, p. 278. Je le regrette, mais c'est comme ça, Hannah Arendt ne fait aucune allusion au courant anarcho-syndicaliste ou syndicaliste révolutionnaire, alors qu'elle fait l'éloge à juste titre des conseils ouvriers. Les philosophes ne savent pas tout!

évidemment ceux dont le teint était basané qui ont essentiellement trinqué.

Une chose me paraît essentielle qui, à ma connaissance, n'a pas été tellement relevée. Ceux qu'on appelle « casseurs » cassaient jusque-là traditionnellement dans leur quartier, leur territoire. Cette fois-ci, ils sont descendus en ville, sur la place, la plus grande place de la ville qui, à ce titre, est un lieu « politique ». Une signification politique travestie en temps ordinaire en lieu de triage vers les lieux commerçants, qui se jour là, a repris son sens authentique de lieu de débats ouverts. Et, dans le même temps, ils s'affirmaient comme sujets, comme existants, ce qui, au sein de leur lycée leur est, dans les faits refusés, puisqu'il ne leur est généralement possible que de se définir en tant que « bons » ou « mauvais sujets », en fonction de critères qui les nient comme sujets autonomes. Ainsi a été restituée à ce lieu sa fonction de parole, d'échanges et de rencontres, sa fonction d'agora. Lieu de paroles, donc, parfois éparées, à peine ébauchées, mais tentées entre des personnes que rien ne destinait à se rencontrer ici. En temps « normal », les travailleurs en lutte et les jeunes « lascars » des banlieues ne se rencontrent pas ; ils agissent dans leurs lieux respectifs et se méprisent ou se heurtent. De la même manière, en bloquant les lieux sur lesquels ils ne sont habituellement réduits qu'à un rôle de machines exécutantes, les travailleurs ont dit non, et affirmé ainsi leur puissance. Pilleurs de magasins vidéo et syndicalistes criant des slogans revendicatifs ne parlaient évidemment pas la même langue mais, peut-être, disaient la même chose, et ébauchaient-ils, ainsi, le projet d'une société autre. Ces échanges, par le seul fait de leur existence et de l'élan qui les animait, étaient au-delà du cadre syndical revendicatif et créaient quelque chose de réellement nouveau⁵.

Par la rencontre qui s'est ainsi ébauchée, jeunes ou adultes ont accompli des actions inimaginables, qui rompaient ce qu'on pouvait attendre et créait quelque chose de nouveau. C'est ce qu'a compris le pouvoir qui, en isolant les jeunes et en les empêchant de rejoindre le cortège syndical a voulu renvoyer chacun à sa place⁶.

Il n'y a pas de conclusion, mais une suite, peut-être

On a perdu ? Sur les retraites, c'était couru d'avance. Mais on a prouvé qu'on existait et posé, pour une fois, un acte politique.

Sans chercher une explication, qui serait forcément hors de la réalité, mais un jugement sur celle-ci, il me semble que la pensée d'Hannah Arendt peut ici servir de grille, parmi d'autres sans doute. Selon elle, la *vita activa* se répartit entre travail, œuvre et action. Le travail, c'est ce qui sert à fournir à la communauté ce qui lui est nécessaire. Ce n'est pas fait pour durer : c'est fait pour produire ce qui sera forcément consommé, donc détruit. Mais aujourd'hui, dans la mesure où l'essentiel du travail n'est pas du domaine de la production, ce n'est plus rapporté fondamentalement à la collectivité, mais est réduit à la simple nécessité (d'ailleurs pas toujours simple...) de gagner sa vie. L'œuvre, c'est ce que nous fabriquons pour durer et qui marque ainsi notre place dans le monde et dans l'histoire. Ce peut être une œuvre d'art, mais aussi le fait de planter un arbre et, pourquoi pas, le fait de graver sa marque par un tag, même si on sait qu'elle sera bientôt effacée. Mais dans un monde qui fait l'éloge du provisoire, il ne nous reste pas beaucoup de place pour laisser une trace... Ceci est réservé aux architectes patentés qui, sur commande des politiques, construisent des bâtiments grandioses, à usage commercial ou administratif. Ces

«œuvres», coupées de la réalité quotidienne, ont pour fonction de l'écraser et de la masquer.

Reste donc l'action dont fait partie la parole :

C'est par elles [la parole et l'action] que les hommes se distinguent au lieu d'être simplement distincts; ce sont les modes sous lesquels les êtres humains apparaissent les uns aux autres [...] Cette apparence, bien différente de la simple existence corporelle, repose sur l'initiative, mais une initiative dont aucun être humain ne peut s'abstenir, s'il veut rester simplement humain. [...] Une vie sans parole et sans action [...] est littéralement morte au monde; ce n'est plus une vie humaine, parce qu'elle n'est plus vécue parmi les hommes⁷.

Mais quelle place pour l'action pour les enfants et les adolescents condamnés à avaler, connaissances et comportements, pour ne pas se retrouver comme sans existence ? Quelle place aussi pour les travailleurs condamnés à n'être que de simples exécutants ? Or

c'est par le verbe et l'acte que nous nous insérons dans le monde humain et cette insertion est comme une seconde naissance dans laquelle nous confirmons et assumons le fait brut de notre apparition physique originelle. [...] Son impulsion [de cette insertion] vient du commencement, venu au monde à l'heure de notre

6 On a appris par la suite, de source sûre que ce déploiement policier, objectivement disproportionné, dont l'effet manifeste fut de transformer une situation relativement bon enfant en une autre potentiellement explosive était, au sens propre, une manœuvre destinée à entraîner les flics aux «émeutes urbaines». Un entraînement qu'ont sans doute suivi aussi les flics algériens. Mme Alliot-Marie a bien raison de vanter notre police comme étant la plus efficace dans ce genre de situation !

7 Hannah Arendt, opus cité, p. 232-233.

naissance et auquel nous répondons en commençant du neuf de notre propre initiative⁷.

En ces jours d'octobre, à Lyon et ailleurs, il s'est produit quelque chose de nouveau et comme un miracle, mais un miracle toujours possible. Chaque homme, dans la mesure où par sa naissance il est arrivé dans un monde qui lui préexistait et qui perdurera après lui, est en lui-même un nouveau commencement...

Si donc, compte tenu de l'impasse dans laquelle notre monde est parvenu, il convient d'attendre des miracles, cette attente ne nous renvoie nullement hors de la sphère politique originelle. Si le sens de la politique est la liberté, cela signifie que nous avons effectivement le droit d'attendre un miracle dans cet espace et dans nul autre. Non que nous croyions au miracle, mais parce que les hommes, aussi longtemps qu'ils sont capables d'agir, sont capables d'accomplir et accomplissent constamment, qu'ils le sachent ou non, de l'improbable et de l'imprévisible⁸.

Les ados, confinés dans une école de plus en plus uniformisée dans laquelle ne compte que le rendement, sont alors nés à la vie de l'action. Les travailleurs de l'hospitalier ou des raffineries ont dit qu'ils n'étaient pas de simples robots et qu'ils vivaient. Cela, personne ne l'oubliera.

Après ça, les dirigeants ont dit que vraiment, ces manifs, c'était une spécificité française et que nos voisins européens, eux, étaient bien plus raisonnables. Ce qu'ont démontré les étudiants anglais en envahissant et en saccageant le siège du parti conservateur et les écologistes allemands, sur d'autres sujets. Ainsi que les grèves en Espagne, les manifestations

en Grèce, en Islande et ailleurs... À quelques jours près on aurait pu se rencontrer. Dommage. Et à l'heure où j'écris ceci, des révolutions embrasent le monde arabe dont on ne sait pas ce qu'il adviendra, mais dont les vidéos montrent parfois de très jeunes gens qui ressemblent, comme des frères, à ceux qu'on a pu rencontrer place Bellecour, opposés, il est vrai, à des remparts de flics qui ressemblent comme des frères à ceux qui nous séparaient d'eux...

Alain Thévenet



⁷ *Ibid*, p. 233.

⁸ Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique?*, Seuil, 1995, p. 53.